

# La critique de la cour d'Espagne par Bartolomé Leonardo de Argensola au tournant du XVI<sup>e</sup> siècle

Hélène Tropé

► **To cite this version:**

Hélène Tropé. La critique de la cour d'Espagne par Bartolomé Leonardo de Argensola au tournant du XVI<sup>e</sup> siècle. Le mépris de la cour (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles), Mar 2017, Paris, France. <hal-01720607>

**HAL Id: hal-01720607**

**<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01720607>**

Submitted on 1 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La critique de la cour d'Espagne par Bartolomé Leonardo de Argensola au tournant du XVI<sup>e</sup> siècle

Hélène Tropé

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

CRES-LECEMO (EA 3979)

Con tu licencia, Fabio, hoy me retiro  
de la Corte, a esperar sano, en mi aldea  
de aquí a cien años el postrero suspiro<sup>1</sup>.

Ainsi commence l'épître [46] probablement écrite en 1604 et intitulée dans le manuscrit correspondant : « Lettre de Bartolomé Leonardo quand il quitta la cour madrilène. À son ami don Francisco de Eraso qui y restait ».

La critique de la cour<sup>2</sup> est un motif fréquent dans les satires et les épîtres en vers de Bartolomé Leonardo de Argensola. C'est encore ce sujet qu'il a traité, à la demande des ministres de Philippe III, dans un Mémoire daté de 1600<sup>3</sup>.

D'emblée, la mise en regard des circonstances vitales du poète, en particulier de ses séjours à la cour madrilène, avec ce corpus de textes anti-auliques nous conduit à nous demander s'il faut prendre au pied de la lettre ses propos parfois réprobateurs. Faut-il considérer ces textes comme un témoignage sur le vif de ce qu'était la cour madrilène de Philippe III telle que Bartolomé a pu l'observer ? Tenir Bartolomé comme le font certains critiques pour l'un de ces réformateurs, appelés « arbitristes » qui, au début du XVII<sup>e</sup> siècle,

---

<sup>1</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas* (2 tomes), éd. José Manuel Blecua, Madrid, Espasa Calpe, 1974, I, p. 116, vers 1-3 : « Avec ta permission, Fabio, aujourd'hui je me retire / de la cour pour attendre, bien portant dans mon village / d'ici à cent ans mon dernier soupir ». Sauf indication contraire, les traductions sont miennes.

<sup>2</sup> Pour un historique du thème, voir Francisco Márquez Villanueva, *Menosprecio de Corte y alabanza de aldea* (Valladolid, 1539) y el tema áulico en la obra de Fray Antonio de Guevara, Santander, Servicio de Publicaciones. Universidad de Cantabria, 1999, p. 81-104.

<sup>3</sup> Bibliothèque nationale d'Espagne, ms. 9 855 (fols. 156-164) et ms. 8 755 (fols. 114-122): *De cómo se remediarán los vicios de la corte y que no acuda a ella tanta gente inútil* (1600); publié par José María Sánchez Molledo, *Arbitristas aragoneses de los siglos XVI y XVII. Textos*, Zaragoza, Fernando el Católico, 2009, p. 271-277.

entendaient réformer l'Espagne de leur temps en proposant des remèdes plus ou moins applicables ? Que vise précisément sa critique ?

D'autre part, l'Aragonais a traduit plusieurs compositions d'Horace et imité dans ses compositions anti-auliques certaines diatribes de ce poète<sup>4</sup>, ainsi que diverses satires de Perse et de Juvénal. Dès lors, la critique des vices de la cour, topique cultivé depuis l'Antiquité, n'est-elle chez lui qu'un prétexte à l'imitation des Anciens, qu'il admire, en quelque sorte un exercice de style ? Mais on peut se demander aussi si ce n'est pas le contraire : la rhétorique des Anciens utilisée au profit d'une critique des mœurs contemporaines.

À partir d'un corpus de textes composé de poésies choisies dans l'édition princeps des *Rimes* parue en 1634, ainsi que du Mémoire mentionné, nous replacerons ces textes dans leur contexte avant de nous demander s'ils constituent un pur exercice de style d'imitation des Anciens et de nous interroger sur leurs finalités.

## QUELLE CONNAISSANCE BARTOLOMÉ A-T-IL PU AVOIR DE LA RÉALITÉ DE LA COUR ?

Que doivent ces textes à l'observation de la réalité et quelle est la part de récréation convenue du *topos* du mépris de cour et de l'éloge de campagne si abondamment diffusé depuis Antonio de Guevara<sup>5</sup> jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle ?

On sait qu'originaire de Barbastro (province de Huesca, en Aragon), Bartolomé (1561-1631) et son frère Leonardo furent protégés vers 1584 par le duc de Villahermosa et que Bartolomé devint Recteur de Villahermosa (province de Castellón, dans le Levant). C'est à la mort du duc en 1592, qu'il part pour la cour madrilène à l'âge de 31 ans et y exerce jusqu'en 1603 la fonction de chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche au monastère des Déchaussées royales, un poste qui lui permit de fréquenter à la cour des personnes influentes, ainsi que d'importantes autorités ecclésiastiques<sup>6</sup> : il se lia amitié avec don Nuño de

<sup>4</sup> Sur les traductions par Bartolomé et Leonardo Argensola des compositions d'Horace, voir Marcelino Menéndez y Pelayo, *Horacio en España (Traductores y comentadores. La poesía horaciana)*, Madrid, Casa editorial de Medina, 1875, p. 64-72; id., *Horacio en España (Tomo I : Traductores y comentadores)*, segunda edición, refundida, Madrid, Imprenta de A. Pérez Dubrull, 1885, p. 81-88. Sur l'imitation des satires et des épîtres d'Horace par les frères Argensola, voir Marcelino Menéndez y Pelayo, *Horacio en España (Tomo II : La poesía horaciana)*, segunda edición, refundida, Madrid, Imprenta de A. Pérez Dubrull, 1885, p. 81-92 ; Rosa María Marina Sáez [et al.], *El horacianismo en Bartolomé Leonardo de Argensola*, Madrid, Huerga y Fierro, 2002.

<sup>5</sup> Antonio de Guevara, *Du mépris de la cour & de la louange de la vie rustique*, éd. Nathalie Peyrebonne, Paris, Classiques Garnier, 2012.

<sup>6</sup> Otis H. Green, « Bartolomé de Leonardo de Argensola y el reino de Aragón », *Archivo de Filología Aragonesa*, vol. 4, 1952, p. 28.

Mendoza<sup>7</sup> (à qui il dédia l'importante épître satirique [45]<sup>8</sup>), le prince d'Esquilache et des poètes et érudits ; c'est aussi sans doute durant ces années qu'il fit la connaissance de don Pedro de Castro, marquis de Sarria, futur comte de Lemos, qui, au décès de l'impératrice en 1603, deviendra son protecteur. Lorsqu'il fut nommé vice-roi de Naples le 21 août 1608, le comte offrit le poste de secrétaire à son frère, Lupercio, et un autre – on ne sait pas exactement lequel – à Bartolomé. Ils embarquèrent en mai 1610 pour l'Italie.

En 1615, Bartolomé obtint enfin le poste de chroniqueur du Royaume d'Aragon qu'il désirait depuis longtemps. Mis à part un séjour à Rome puis à Madrid, Bartolomé Leonardo vécut alors dans son hameau de Monzalbarba (à onze kilomètres au nord-est du centre de la capitale aragonaise) et y passa le reste de son âge à reprendre ses poèmes et à écrire les *Annales d'Aragon*<sup>9</sup>.

S'il y avait lieu de rapporter ses écrits auliques à la connaissance réelle qu'il put avoir de la vie à la cour, il nous faudrait donc nous référer à la période 1592-1608, correspondant à la fin du règne de Philippe II et au début de celui de Philippe III.

Quels sont les arguments qui inclinent à penser que les écrits anti-auliques du Recteur doivent beaucoup à l'observation de la réalité ? Premièrement, sa connaissance réelle et profonde de cette dernière, ses nombreuses fréquentations à la Cour où il était bien introduit et influent<sup>10</sup>. La lecture que l'on peut faire de l'épître [46]<sup>11</sup> à la lumière du contexte dans lequel elle fut écrite, projette une singulière lumière sur Bartolomé Argensola, récemment installé dans ses fonctions de chapelain de l'impératrice, attaché à ses protecteurs, appuyant le transfert de la cour à Valladolid comme le voulait le favori de Philippe III, le duc de Lerma. Le prétexte avancé par Lerma ? La corruption qui sévissait dans la capitale et que soulignait aussi le Recteur. Il semble donc que la satire de la cour doive ici plus à ce que Bartolomé a pu observer par lui-même qu'à l'exercice de style de la reprise du *topos* de la critique de cour.

<sup>7</sup> Alfred Morel-Fatio, « D. Nuño de Mendoza », *Bulletin Hispanique*, vol. 7, n° 2, 1905. p. 205-207.

<sup>8</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas*, *op. cit.*, I, p. 91.

<sup>9</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Primera parte de los Anales de Aragon que prosigue los del Secretario Geronimo Çurita. desde el año M.D.XVI. del Nacimiento de N.º Redentor Por el Dr. Bartholome Leonardo de Argensola Rector de Villahermosa. Canonigo de la S.ª Iglesia Metropolitana de Çaragoça. Chronista del Rey N.º Sr. de la Corona. Y Reyno de Aragon*, Zaragoza, Juan de Lanaja, 1630. Sur la biographie de Bartolomé Leonardo, voir Otis H. Green, « Bartolomé Leonardo de Argensola y el reino de Aragón », art. cit. p. 7-112 ; Miguel Mir, *Bartolomé Leonardo de Argensola*, Zaragoza, Imprenta del Hospicio Provincial, 1891.

<sup>10</sup> On sait par sa correspondance qu'il était proche de la famille royale, qu'il était le représentant et l'agent à Madrid des églises aragonaises, en particulier de Bartolomé Llorente, chanoine et prieur de l'église de Nuestra Señora del Pilar, à qui il rapporte nombre de nouvelles concernant la Cour. Il était assez influent et même de toute évidence fort à son aise dans le milieu courtois.

<sup>11</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas*, *op. cit.*, I, p. 91-116. Sur cette épître, voir Jean Sarrailh, « Quelques remarques sur la III<sup>ème</sup> épître de Bartolomé de Argensola », *Estudis universitaris catalans*, vol. XXI, 1936, p. 77-96 ; Olga M. Muñiz, *La mujer en el contexto epistolar poético del Siglo de oro*, New York, Peter Lang, 1996, p. 47-49.

S'adressant d'emblée à son destinataire, Nuño de Mendoza, la voix satirique commence par exposer les arguments de ce dernier qui veut envoyer ses fils étudier à la cour (v. 60-62) au motif qu'elle sera (v. 15) : « única perfección de su crianza »<sup>12</sup> : en effet, on peut y apprendre l'histoire, la philosophie, à imiter les grands hommes (v. 64-72).

Afin de réfuter ces arguments, le Recteur dénonce tous les vices de l'éducation courtisane dans une métropole où règnent le chaos, la luxure, le vice. La satire, des plus féroces, reprend un certain nombre de lieux communs à l'époque :

Tienen aquí jurisdicción expresa  
 todos los vicios y, con mero imperio,  
 de ánimos juveniles hacen presa  
 juego, mentira, gula y adulterio,  
 fieros hijos del ocio, y aun peores  
 que los vio Roma en tiempo de Tiberio  
 y los de sus horribles sucesores.  
 [...] Aquí es tenido en poco quien no miente,  
 quien paga, quien no debe, quien no adula,  
 y quien vive a las leyes obediente; [...] <sup>13</sup>.

Il satirise les jeunes nobles de la capitale et d'abord la pratique courante parmi eux d'écrire de la façon la plus illisible possible, montrant par là le peu de cas qu'ils font de la science autant que de la culture:

[...] y entre nuestros preciados españoles,  
 no robustos ni dados al trabajo,  
 ni curtidos por hielos ni por soles,  
 el que con traza escribe es hombre bajo,  
 y estiman por ilustre al que figura

<sup>12</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas, op. cit.*, I, p. 92, v. 139-145 : « À supposer que, comme tu le dis, ils doivent changer de lieu, / quel meilleur endroit pour eux que la Cour, / perfection sans pareille de leur éducation ? ».

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 97, v. 139-145 : « Ont ici juridiction expresse / tous les vices qui, étendant leur empire / sur les jeunes esprits, les emprisonnent : / le jeu, le mensonge, la voracité et l'adultère, / orgueilleux fils de l'oisiveté, et même pires / que ceux que Rome connut au temps de Tibère / et de ses horribles successeurs. / [...] / Ici se déconsidère celui qui ne ment pas, / paie ses dettes, n'est pas débiteur, n'adule pas / et vit en respectant les lois.

por letras unos pies de escarabajo,  
 que el diablo (a quien semeja su escritura)  
 no las descifrará, si en quince días  
 con diabólica industria lo procura<sup>14</sup>.

Il s'élève de même contre la féminisation des hommes à la Cour, notamment leur excessive coquetterie :

Y no se correrán de andar bizarros,  
 con rostros opilados y sutiles,  
 y quizá de comer cascós de barro<sup>15</sup>.

Le second argument qui nous incline à penser que cette épître doit plus à l'observation directe de la cour de Philippe III qu'au désir de cultiver un topos est la coïncidence des thèmes de la critique, notamment dans cette épître, et dans le Mémoire qu'il écrivit en 1600 à la demande des ministres de Philippe III, intitulé *Comment porter remède aux vices de la Cour et faire en sorte que n'y viennent point tant de gens inutiles*<sup>16</sup>. Il semble que le redressement des mœurs à la cour lui tenait vraiment à cœur. Ainsi, tout, dans sa poésie anti-aulique ne relevait pas que de la culture du topos.

Pour le Recteur, les vices de la cour sont « la cupidité, la rapine et l'impudicité », difficiles à éliminer en raison du nombre considérable de gens qui la fréquentent, soit par obligation, soit par goût.

Dans la première catégorie, Bartolomé range les plaideurs et les prétendants ; ceux-là viennent pour leurs affaires en justice, ceux-ci pour quémander des grâces. Par goût, viennent à la Cour :

[...] hombres ociosos, amigos de regalos, curiosos y parleros, tibios en la virtud, y otros peores, ministros de venganzas, apóstatas de religiones, eclesiásticos ausentes de sus

<sup>14</sup> *Ibid*, p. 110, v. 460-468 : « Et parmi nos présomptueux Espagnols / peu robustes et enclins au travail, / que n'ont tannés ni le froid ni les soleils, / celui qui écrit clairement est méprisable / et l'on tient pour illustre celui qui dessine / en guise de lettres des pattes de mouches / que le démon (à qui leur écriture ressemble), / ne déchiffrerait pas si, en quinze jours, / avec ses diaboliques ruses, il s'y essayait. »

<sup>15</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas*, *op. cit.*, I, p. 108, v. 418-429: « Et ils n'auront pas honte de se montrer élégants, / le visage obstrué et blafard, / et peut-être de manger de la terre. »

<sup>16</sup> José María Sánchez Molledo, *Arbitristas aragoneses*, *op. cit.*

residencias, labradores que por no trabajar en sus tierras las desamparan y vienen a quitar la limosna a los verdaderos pobres<sup>17</sup>.

Mais, loin de se limiter à énumérer les vices et défauts des courtisans, le Recteur se préoccupe de la façon de les corriger et pour ce faire, il s'appuie systématiquement sur les Anciens. Et de citer par exemple le titre IX de la Nouvelle Constitution LXXX – Du Questeur – extrait des *Novelles* du recueil des nouvelles constitutions de Justinien. Ce titre IX se réfère aux agriculteurs qui abandonnent leurs cultures et se réfugient dans les cités<sup>18</sup>. Et de plaider pour la nomination d'un magistrat supérieur aux autres, doté d'un pouvoir discrétionnaire, qui puisse punir les délits allant à l'encontre du bon exemple et de la rectitude morale<sup>19</sup>, un juge semblable à l'ancien Censeur romain, distinct de ceux qui existent déjà. Et de citer Tite Live qui se réfère à la crainte qu'un tel magistrat inspirait au Sénat.

Argensola – on le voit – porte une attention toute spéciale à la justice et en particulier demande à ce que les juges s'acquittent rapidement de leurs tâches ou même les délèguent à leurs collègues de province. Ce faisant, il met en cause l'efficacité du système judiciaire, brochant dans ce Mémoire le portrait du prétendant perverti par les vices de la Cour, ainsi que celui du prétendu plaideur qui y accourt sous prétexte de quelque procès. Il montre – et cela ne semble pas anodin venant d'un Aragonais – que la centralisation du pouvoir était à l'origine d'une série de troubles en raison des délais excessivement longs dans la résolution des affaires ; les plaideurs et les prétendants restaient ainsi des mois et même des années à la Cour<sup>20</sup>.

On ne peut qu'être frappé par la correspondance entre la cible de ses critiques dans ce Mémoire et dans sa poésie. Ainsi, dans l'épître [45] à Nuño de Mendoza, déjà citée<sup>21</sup>, Bartolomé affirme qu'on vient à Madrid de tous côtés pour solliciter des grâces ou pour des affaires ayant trait à la justice :

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 272: « [...] des hommes oisifs, amis des cadeaux, raffinés et beaux parleurs, d'une vertu toute relative, et d'autres pires encore, aimant la vengeance, apostats, ecclésiastiques ayant déserté leurs résidences, paysans ayant abandonné leurs terres et qui viennent dérober les aumônes aux pauvres ».

<sup>18</sup> *Les nouvelles de l'empereur Justinien traduites en français par M. Bérenger fils, de Valence (Drôme)*, tome I, Metz, chez La mort, Imprimeur, 1811, p. 441, titre IX : Du Questeur, Nouvelle Constitution LXXX, Préface.

<sup>19</sup> *Obras sueltas de Lupercio y Bartolomé Leonardo de Argensola coleccionadas é ilustradas por el conde de La Viñaza, op. cit.*, II, p. 243.

<sup>20</sup> Voir David González Ramírez, « Rémoras y vagabundos en el Madrid de los Austrias. El mensaje contra la ociosidad de la *Guía y avisos de forasteros* (1620) entre los arbitrios de la época », *Dicenda. Cuadernos de Filología Hispánica*, vol. 28, 2010, p. 57-72.

<sup>21</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas, op. cit.*, I, p. 91-116. Elle fut écrite en guise de réponse à celle de « Nuño de Mendoza, qui fut ensuite comte de Val de Reyes », comme le proclame le titre de l'épître. Le sujet de la lettre de Nuño de Mendoza nous est indiqué par celui de l'épître de Bartolomé : il se demande s'il doit ou non introduire ses fils à la cour.

Como aquí de provincias tan distantes  
 concurren, o por gracia o por justicia,  
 diversas lenguas, trajes y semblantes;  
 necesidad, favor, celo, codicia  
 forman tumulto, confusión y priesa  
 tal, que dirás que el orbe se desquicia<sup>22</sup>.

La fuite d'Astrée (déesse de la justice) ou la disparition de la justice royale et civile est un *topos* déjà présent dans ses satires ménippées (*Dédalo, Menipo litigante*)<sup>23</sup> et on retrouve cette critique du monde de la justice dans cette même épître où il met en scène les plaideurs faisant grand bruit pour attirer l'attention sur leur cause :

Tropel de litigantes atraviesa,  
 con varias quejas, varios ademanos,  
 sus causas publicando en voz expresa, [...] <sup>24</sup>.

Plus dure encore est sur ce point l'épître [46], écrite cinq ans plus tard<sup>25</sup>, dans laquelle la voix satirique allègue l'absence de justice pour expliquer son éloignement de la cour :

Y mientras gime entre Caribdi y Scila  
 tu verdad por causídicos malditos,  
 de quien la fe, como la voz, se alquila;  
 hasta que huyendo interesales gritos,  
 de los confusos tribunales vuela,  
 o se ahoga en los pérfidos escritos;

<sup>22</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas, op. cit.*, I, p. 115, v. 595-600 : « Comme ici, en provenance de lointaines provinces / se mêlent, ou pour solliciter des grâces ou pour plaider, / une multitude de langues, costumes et visages, / nécessité, faveur, jalousie, cupidité / forment cohue, confusion et empressément, / telles qu'il te semble que le monde soit sens dessus dessous ».

<sup>23</sup> Sur la critique du système judiciaire fusionnée avec le *topos* de la fuite d'Astrée dans les dialogues *Dédalo* et *Menipo litigante* de Argensola, voir Lía Schwartz, « Modelos clásicos y modelos del mundo en la sátira áurea : el prototipo de Luciano », dans Lía Schwartz, *Lo ingenioso y lo prudente*, Salamanca, Ediciones Universidad, 2013, p. 29-37; id., introduction à Bartolomé Leonardo de Argensola, *Sátiras menipeas*, ed. Lía Schwartz, Zaragoza, Prensas universitarias de Zaragoza, 2011, p. LII-LVIII.

<sup>24</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas, op. cit.*, I, p. 115, v. 601-603 : « Un troupeau de plaideurs traverse, / étalant à grands cris sur la place publique / leurs procès avec force plaintes et grands gestes / [...] »

<sup>25</sup> Elle fut écrite selon le mss 4054 de la BNE le 7 mars 1606 et selon le mss. 4141 en 1604.



y mientras la ambición y la cautela  
 apresuran las vidas en palacio,  
 que a la corriente edad bate la espuela,  
 viviré yo en mí mismo, a libre espacio,  
 con Jerónimo, Ambrosio y Agustino,  
 y alguna vez con Píndaro y Horacio<sup>26</sup>.

Enfin, il souhaite dans son Mémoire que les princes donnent l'exemple d'une certaine modération dans l'étalage du luxe. Les Grands doivent rester dans leurs états et non point venir à la Cour. Les mœurs doivent être réformées : les *comedias* interdites ; les maisons de jeux fermées, ces autres qu'il réproouve et nomme dans l'épître à Nuño de Mendoza « grottes sacrilèges de jeu ». Bref, on retrouve dans ce Mémoire nombre de critiques présentes dans ses épîtres.

Quelques années plus tard, la désillusion du Recteur est plus grande encore et son ton plus acerbe dans la célèbre épître [46] en vers adressée à Don Francisco de Eraso rédigée en 1604 ou en 1606 – incertitude sur la date – où la voix satirique célèbre son bonheur de quitter la cour :

!Oh cuán alegre estoy desde el instante  
 que comencé a romper con este oficio,  
 a mis inclinaciones repugnante!<sup>27</sup>

Toutefois, s'il est vrai que certaines de ses lignes ou de ses vers révèlent une préoccupation véritable pour remédier aux vices de la cour, il n'en demeure pas moins que le Recteur de Villahermosa, dans nombre de ses compositions, cultive le topos du mépris de la cour en s'appuyant sur la tradition littéraire. Cela ne signifie pas toutefois chez lui une servile imitation.

---

<sup>26</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas, op. cit.*, I, p. 133, v. 478-489 : « Et tandis qu'entre Charybde et Scylla gémit / ta vérité par la faute de maudits avocats, / dont la foi, tout autant que la voix, s'achète ; / jusqu'à ce que fuyant les cris cupides / des tribunaux confus, elle s'envole, ou se noie parmi les perfides écrits ; et tandis que l'ambition et la cautèle / accélèrent le rythme des vies au palais, / et que l'éperon pique l'âge qui passe, / je vivrai en moi-même, librement, / avec Jérôme, Ambroise et Augustin, / et parfois avec Pindare et Horace ». Sur cette épître, voir Lía Schwartz, introducción a Bartolomé Leonardo de Argensola, *Sátiras menipeas, op. cit.* p. LIII.

<sup>27</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas, op. cit.*, I, p. 117, v. 16-18: « Oh, quelle n'est pas ma joie depuis l'instant / où j'ai commencé à rompre avec cet office / qui répugne tant à mes inclinations ».

S'il est vrai qu'en vertu d'une poétique de l'*imitatio*, Bartolomé se livre dans ses épîtres à la critique de la cour en pratiquant un exercice de style, dans certaines compositions, il contrevient aux lois du genre même de l'épître.

## II-DU CLASSICISME ... À L'ORIGINALITÉ.

Montrons d'abord avec quelques exemples choisis tout ce que ces mêmes vers ou lignes doivent au classicisme de leur auteur. Rappelons à ce sujet que Bartolomé, formé à Saragosse où existait une tradition autochtone humaniste, puis à Salamanque<sup>28</sup>, traduit par ailleurs les Anciens et qu'il recommandait dans ses vers à la fois leur étude et leur imitation :

Por esa docta antigüedad escrita  
deja correr tu ingenio y, sin recelo,  
conforme a su elección, roba o imita<sup>29</sup>.

Ainsi, ces mêmes vers anti-auliques précédemment cités doivent-ils beaucoup aux Anciens.

Dans l'épître [46] « Con tu licencia Fabio hoy me retiro ... », l'inspiration est horatienne. En effet, aux v. 232-312, il reprend la fable du rat des villes et du rat des champs, qui provient de la sixième satire du livre second d'Horace<sup>30</sup>. Le rat des champs vient à la Cour invité par les rats des villes puis choisit de reprendre sa liberté et de retrouver la paix des champs lorsque des chiens troublent leurs agapes dans la maison d'un riche propriétaire<sup>31</sup>.

Dans la satire [45] « A Nuño de Mendoza »<sup>32</sup>, il s'inspire de la satire III de Juvénal sur les inconvénients de Rome (*Urbis incommoda*)<sup>33</sup>. De plus, la recommandation finale faite au destinataire d'user de son libre-arbitre pour envoyer ou non ses enfants à la cour ne laisse pas de rappeler le titre même du chapitre II *Du mépris de la cour* d'Antonio de Guevara intitulé

<sup>28</sup> Sur le classicisme des deux frères, voir Aurora Egido, « 'Dos soles de poesía': Lupercio y Bartolomé Leonardo de Argensola », in *Actas del congreso realizado en Huesca y Barbastro* (18, 19 y 20 de noviembre de 2009), ARGENSOLA. *Revista de Ciencias Sociales del Instituto de estudios altoaragoneses*, número monográfico 119, Huesca, 2009, p. 15-40.

<sup>29</sup> Bleuca, *Rimas*, 1974, II, p. 70, v. 127-129 : « Cette docte antiquité écrite, / laisse ton esprit la parcourir et, sans crainte, / en accord avec ses inclinations, vole ou imite ».

<sup>30</sup> Horace, *Satires*, traduction par François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1989, p. 195.

<sup>31</sup> Voir Lía Schwartz, « Bartolomé Leonardo de Argensola: las voces satíricas de un humanista aragonés », *Calíope* (Texas), 8, 2002, p. 96-97.

<sup>32</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas, op. cit.*, I, p. 91-116.

<sup>33</sup> Voir José Manuel Bleuca, introduction a: Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas, op. cit.*, I, p. XXVIII-XXVIII; cf. Juvénal, *Satires*, texte établi et traduit par Pierre de Labriolle et François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1983, p. 24-35.

précisément : « Nul ne doit conseiller qui que ce soit d'aller à la cour ou d'en partir, mais que chacun décide de l'état qui lui conviendra »<sup>34</sup>.

Dans plusieurs compositions, Bartolomé cultive de façon absolument traditionnelle les *topoi* de l'éloge de campagne et du mépris de la cour où règnent l'hypocrisie et tous les vices. C'est le cas dans les vers 367 et suivants de l'épître [43] des *Rimes* de 1634, intitulée « Satire », dans laquelle la voix satirique dialogue avec la muse Euterpe qui lui demande de s'intégrer à la vie active. Et la voix satirique de dénoncer les mirages de la cour où chante la sirène de l'ambition :

Pues voime a nuestra Corte, o a la torre  
que edificó Babel, y de su traje  
madama Hipocresía me socorre.  
Entro en la variedad de su lenguaje,  
pídoles agua, y danme cal o arena;  
y sufro bien este primer ultraje.  
Quiérome retirar ; mas la sirena,  
por voz de algún ministro, me detiene,  
cuando entre dulces esperanzas suena<sup>35</sup>.

Puis, après avoir référé certaines désillusions et la fin tragique d'Icare, cette voix conclut :

Por esto, no te admires si me excluyo  
del tráfago, y me apelo a mi retrete,  
donde a mi soledad me restituyo<sup>36</sup>.

De même, dans la « Sátira del incógnito »<sup>37</sup>, peut-être écrite en 1592 à Salamanque<sup>38</sup>, le poète dialogue avec Vénus qui lui recommande de laisser les études qu'il mène dans cette ville<sup>39</sup> et

<sup>34</sup> Antonio de Guevara, *Du mespris de la court*, *op. cit.*, p. 41.

<sup>35</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas*, *op. cit.*, I, p. 66, v. 367-375 : « Je vais donc à notre Cour ou à la tour / qu'édifia Babel, et me revêtant de son habit, / madame Hypocrisie vient à mon secours. / Je me conforme à la variété de son langage, / je leur demande de l'eau et l'on me donne chaux ou sable ; / et j'endure ce premier outrage. / Je veux me retirer, mais la sirène, / par la voix de quelque ministre, me retient, / faisant résonner de douces espérances ».

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 67, v. 400-403 : « Pour cela, ne t'étonne point si je m'éloigne / de l'agitation et me réfugie dans quelque lieu retiré / où je suis rendu à ma solitude ».

<sup>37</sup> Elle fut publiée par le comte de la Viñaza, dans *Algunas obras satiricas de Lupercio y Bartolomé Leonardo de Argensola*, Zaragoza, Imprenta del Hospicio Provincial, 1887, p. 33-58. Voir Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas*, *op. cit.*, II, p. 153.

de leur préférer la vie courtisane. Le locuteur, après avoir évoqué ses lectures favorites (les poètes classiques), expose qu'il n'est pas disposé à vivre à la Cour et à abandonner la ville de Salamanque, qui, certes, n'a rien d'idéal, mais qu'il préfère à la Cour, cette Babylone de tous les vices. Et de citer ceux que l'on retrouve dans nombre de ses compositions relevant de la satire : usure, tromperie, vol, hypocrisie, tyrannie de la mode vestimentaire, noblesse endormie :

Por donde quiera que la vista pase,  
aras encuentra al vicio levantadas,  
como si España vicios adoras<sup>40</sup>.

Toutefois, on trouve dans certaines compositions des éloges de la vie en ville qui contreviennent au topique de l'éloge de campagne et au principe horatien de la vie retirée. Ainsi, dans l'épître [44] écrite en 1621 « A don Fernando de Borja, vice-roi d'Aragon », le *topos* du mépris de cour reçoit ponctuellement de la part du Recteur un traitement des plus originaux. Parallèlement au développement du *topos* du mépris de cour, la voix poématique, qui prend des accents proches de la satire, se lance dans une sorte de « mépris de campagne et éloge de ville » qui rompt avec la poétique de l'*imitatio*<sup>41</sup> :

No infieras desto que amaré el reposo  
estrechado a la aldea, huyendo el trato  
a la vida política forzoso.  
Amarélo, picando el gusto un rato,  
para volverme a la ciudad con gana  
de jamás retirarme al sitio ingrato:  
que quien vive en la aldea una semana,  
o vive un siglo, o reducir desea

<sup>38</sup> Conde de la Viñaza, *Algunas obras satíricas*, *op. cit.*, p. 23: « Según Pellicer fue compuesta en el año 1602 cuando Felipe III trasladó la corte a Valladolid; y según Marcelino de Aragón en 1592 en Salamanca ».

<sup>39</sup> Voir Estela Puyuelo Ortiz, *Cuaderno curioso que trata de quiénes fueron y escribieron los hermanos Leonardo de Argensola, barbastrenses*, Huesca, Instituto de Estudios Altoaragoneses, 2009.

<sup>40</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas*, *op. cit.*, II, v. 568-570, p. 173: Où que le regard se pose, / il ne voit que des autels élevés au vice / comme si l'Espagne adorait les vices<sup>40</sup>. Voir Lía Schwartz, « Las voces satíricas de un humanista aragonés », dans *Lo ingenioso y lo prudente*, *op. cit.*, p. 106-108.

<sup>41</sup> Cet éloge de la vie urbaine, bien que surprenant, n'est pas nouveau: on le trouve dans la *Respuesta* de Boscán à la *Epístola a Boscán* de Mendoza (1540), où le célèbre poète catalan fait l'éloge de la cour et de la campagne du vers 346 à la fin : voir Andrés Sánchez Robayna, « La epístola moral en el Siglo de Oro », dans Begoña López Bueno (dir.), *La epístola en el Siglo de Oro*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2000, p. 129-149 (voir en particulier p. 140).

a desesperación la fuerza humana.  
 ¿Quién sufrirá el silencio de una aldea  
 desde que el sol su agreste plebe envía  
 a sudar en los campos la tarea?  
 Queda entonces tan sorda y tan vacía,  
 que ni una voz, y a veces ni un ruido,  
 suena en las horas útiles del día.  
 Y si sueltas la lengua a grito herido,  
 por ver si hay gente, el eco lo repite,  
 y responde en el barrio algún ladrido.  
 Mi ardiente condición no me permite  
 por ahora que en parte tan ajena  
 de comercio el espíritu ejercite.  
 Nuestra ciudad gentil, de ingenios llena,  
 lo retira, lo ocupa y lo divierte,  
 alternando el alivio con la pena<sup>42</sup> ; [...].

Il s'agit d'un surprenant éloge de la vie urbaine qui non seulement s'inscrit parodiquement en faux par rapport au principe horatien de la *secessio*, mais encore tourne en ridicule le topique du mépris de cour et de l'éloge de campagne ; le « je poématique » exprime sa crainte de s'ennuyer à mourir à la campagne : sept jours y paraissent un siècle ; le silence y est désespérant : lorsque l'on crie, seul l'écho répond ou au mieux quelque chien.

Nous voyons donc avec quelle liberté Bartolomé s'est exercé en l'occurrence au genre de l'épître avec ce commentaire ironique à propos de l'ennui que comporte à ses yeux la vie à la campagne. Toutefois, il ne faudrait pas s'y tromper : mis à part ces quelques vers où le poète jouit de toute la liberté que lui offre le genre même de l'épître, la composition constitue bel et bien un éloge de la vie retirée, inspiré de l'idéal horatien, mais largement revisité. Le poète

---

<sup>42</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas*, I, *op. cit.*, p. 74-75, v. 88-111: « N'en déduis point que j'aimerai le repos / reclus au village, fuyant les relations / obligées de la vie politique. / Je l'aimerai en forçant mon inclination un instant, / pour ne revenir à la ville qu'avec plus de désir / de ne jamais me retirer en un lieu ingrat : / car qui vit à la campagne une semaine, / ou bien vit un siècle, ou bien désire réduire / au désespoir toute force humaine. / Qui donc souffrira le silence d'un hameau / depuis que le soleil envoie son agreste plèbe / suer au travail des champs ? / Il reste alors si sourd et si désert / que pas une voix, et parfois pas un bruit / ne se fait entendre aux heures utiles du jour. / Et si tu lâches la langue et cries à tue-tête / pour voir s'il y a des gens, l'écho reprend ton cri / et quelque aboiement se fait entendre dans le quartier. / Mon ardente condition ne me permet point / pour l'heure qu'en des lieux si éloignés / du commerce des hommes, j'exerce mon esprit. / Notre charmante ville, pleine de talents, / l'occupe et le distrait, lui offre le répit, / et, tour à tour, le reconfort et la peine ».

relate en effet la visite qu'il a faite à la campagne à Pedro de Castro, comte de Lemos, à qui il cède la parole à partir du vers 280 et jusqu'à la fin. Nous sommes donc en quelque sorte en présence de deux épîtres successives. Transparaît à travers cette seconde « voix poématique » le portrait d'un courtisan désabusé, retiré dans la solitude du Moncayo, et devenu un homme particulièrement avisé, tout entier tourné vers l'étude, la sagesse et une riche vie intérieure, à propos de qui le poète lui-même déclare avant de lui céder la parole : « Allí se ajusta bien con el modelo / del cuerdo labrador que pinta Horacio [...] »<sup>43</sup>.

Le Recteur de Villahermosa réélabore donc le topos pour lui donner des accents extrêmement personnels, presque autobiographiques, narrant avec des détails extrêmement suggestifs sur le plan sensoriel cette excursion dans une vallée du Moncayo pour rendre visite au courtisan repentant<sup>44</sup>. Ce dernier s'est établi dans une demeure rurale qui ressemble plus à une école qu'à une ferme : « que no parece granja, sino escuela<sup>45</sup> » et il partage son temps entre la chasse et les livres, étudiant et écrivant de la prose et de la poésie. De plus, on retrouve dans ce portrait paradoxal du « campagnard avisé » (« rústico prudente ») les traits décochés dans d'autres compositions du Recteur contre l'afféterie des courtisans madrilènes. En effet, celui-ci a modifié sa coiffure et troqué son habit de courtisan espagnol contre un caban vert et il est méconnaissable :

*su gabancillo verde, semejante*  
a las plantas que ornaban su cortijo,  
bien que de gorgorán terso y brillante<sup>46</sup>.

Comme l'a souligné Marcel Bataillon<sup>47</sup>, nous retrouvons de façon extrêmement significative sous la plume du Recteur la mention du « vert gaban » du personnage cervantin dont la couleur est ici explicitement rapportée à la chlorophylle et à la nature, mention qui projette une vive lumière sur la signification du portrait brossé par Cervantès<sup>48</sup>. Celui-ci ne laisse pas

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 78, v. 199-200: « Là, il se conforme parfaitement au modèle du sage laboureur peint par Horace [...] ».

<sup>44</sup> Voir Pedro Ruiz Pérez, « La epístola entre dos modelos poéticos », dans Begoña López Bueno (dir.), *La epístola, op. cit.*, p. 333.

<sup>45</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas, op. cit.*, t. II, p. 80, v. 234: « [...] qui ne ressemble point à une ferme mais à une école ».

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 79. C'est nous qui soulignons le syntagme « gabancillo verde » ; « son petit gaban vert, semblable / aux plantes qui ornaient sa ferme / encore que taillé dans une grosse étoffe de soie lustrée et brillante ».

<sup>47</sup> Marcel Bataillon, « Exégesis esotérica y análisis de intenciones del *Quijote* », *Beiträge zur romanischen Philologie*, 1967, n° 7, p. 22-26, en particulier p. 25.

<sup>48</sup> Sur ce personnage, voir Augustin Redondo, « II. 5. El personaje del verde gabán », dans Augustin Redondo, *Otra manera de leer el «Quijote»*, Madrid, Editorial Castalia, 1998, p. 265-289.

de rappeler celui de l'honnête gentilhomme retiré à la campagne d'Argensola, un esprit libre, un homme sage désormais.

Donc, s'il est vrai que l'Aragonais, fidèle à une poétique de l'imitation, sacrifie à la tradition et cultive le topos du mépris de cour, ses poèmes, non exempts d'originalité, ne débouchent pas toujours véritablement sur un véritable éloge de campagne, mais plutôt sur l'exaltation de la sagesse d'une vie proche de la nature et dédiée à l'étude et à une certaine spiritualité intérieure.

Il semble donc que ces compositions anti-auliques, épîtres ou satires, poursuivent des finalités didactiques. Si l'on en croit ce qu'il affirme dans une lettre adressée au comte de Lemos, il avait foi en la possible efficacité de la satire pour moraliser et redresser les mœurs<sup>49</sup>. Sa poésie s'ouvre ainsi sur la philosophie morale et est destinée à être utile. De ce point de vue, l'épître à don Nuño de Mendoza, sur les vices de la cour, est un bon exemple des visées éthiques que poursuivaient les poésies d'Argensola à partir d'une critique des mœurs<sup>50</sup>. Presque toutes les compositions poétiques mentionnées, sauf deux qui sont intitulées « Satire », sont des épîtres, un genre qui, dans la poésie castillane, présente des affinités avec la satire et est lié au néostoïcisme, à une vie proche de la nature, à une lutte contre les passions. C'est ainsi que la critique de cour, dépassant l'éloge de campagne, devient chez le Recteur poésie du désabusement et du renoncement à l'ambition courtisane, éloge d'une existence simple tournée vers la quête de la sagesse et la vie intérieure.

Au topos du mépris de cour, le Recteur mêle la philosophie du désabusement<sup>51</sup> mais aussi le concept horatien de la « précieuse médiocrité » ou *aurea mediocritas*<sup>52</sup>. Ainsi par exemple, dans l'épître 45, le poète signale qu'entre « Corte o cortijo » (c'est-à-dire « entre Cour et basse-cour »), le sage trouve l'état idéal dans le juste milieu :

El proverbio vulgar Corte o Cortijo

(en mi opinión) fue loco o fue blasfemo,  
digno de una mordaza quien lo dijo.

<sup>49</sup> *Obras sueltas / de Lupercio y Bartolomé Leonardo de Argensola*, op. cit., vol. II, p. 295 et suiv. Sur l'utilisation de la satire par Bartolomé Leonardo de Argensola, voir Lía Schwartz, introduction à Bartolomé Leonardo de Argensola, *Sátiras menipeas*, op. cit., p. XXXII-XLVI.

<sup>50</sup> Voir Lía Schwartz, *Lo ingenioso y lo prudente*, op. cit., p. 108-109; Andrés Sánchez Robayna, « La epístola moral en el Siglo de Oro », art. cit., p. 129-149.

<sup>51</sup> *Rimas*, I, p. 76, v. 133-134 : « abraza desta vez los desengaños / que liviana desprecia la esperanza ».

<sup>52</sup> Horace, Livre II, Ode X, vers 5 : « Quiconque élit la médiocrité toute d'or a la sécurité », in Horace, *Odes et épodes*, texte établi et traduit par F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1941, t. I, p. 69.

El sabio, en medio de uno y otro extremo,  
desengañado, estableció vivienda, [...] <sup>53</sup>.

En conclusion, c'est un tableau bien noir de la cour de Philippe III que brosse l'austère Recteur. Et l'on peut déduire des longues années qu'il y passa que tout n'est pas imitation des classiques, de Juvénal, Perse ou Horace. Défilent dans ses vers une série de types ridicules ou répréhensibles, grotesquement accoutrés : vieux, jeunes, veuves, femmes adultères, nobles qui ne savent plus faire la guerre et se perdent dans l'oisiveté. La critique de la cour et d'une époque de déclin le conduit au-delà de l'éloge de campagne vers une philosophie austère où reviennent souvent les mots de désabusement, renoncement, détachement, solitude : « Avec la solitude pour toute compagnie <sup>54</sup> ».

Par ailleurs, on peut se demander quel rôle joua dans la rédaction de ces textes de mépris de cour et éloge de campagne le « bifrontisme » <sup>55</sup> d'un Bartolomé-Janus, qui fut à la fois défenseur d'Antonio Pérez (ainsi que des libertés aragonaises) et fidèle aux rois. Un Bartolomé pris dans les filets de la cour, d'abord parce qu'il bénéficia de la protection des Villahermosa (il fut recteur pendant douze ans, puis chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche). On remarque du reste l'absence presque totale de critique tournée contre le favori.

Il y a de ce point de vue une raison qui semble de nature à expliquer pourquoi le Mémoire de Bartolomé fait retour vers l'histoire ancienne. En effet, une partie des écrits de Bartolomé que nous commentons furent rédigés après les événements d'Aragon de 1591-92, à un moment où censure et auto-censure dominent la production littéraire aragonaise et où, suivant le conseil qu'avait donné Juste Lipsé à Lupercio de Argensola, le propre frère de Bartolomé, quant à ce qu'il fallait écrire : « ce qui est sûr, bien sûr, c'est-à-dire ancien <sup>56</sup> ».

Si cette auto-censure qui fait que l'on se tait sur les rapports entre Castille et Aragon n'est pas aussi évidente dans la poésie que dans les chroniques aragonaises, elle n'en est peut-être pas pour autant absente.

---

<sup>53</sup> Bartolomé Leonardo Argensola, *Rimas, op. cit.*, I, p. 106 : « Le proverbe vulgaire *Cour ou basse-cour* / (à mon avis) fut une folie ou un blasphème, / et celui qui l'a dit mérite d'être bâillonné. / Le sage, entre l'un et l'autre extrême, / désabusé, a établi sa demeure, [...] ».

<sup>54</sup> Bartolomé Leonardo de Argensola, *Rimas, op. cit.*, II, p. 184, v. 885 : « la soledad llevando en compañía ».

<sup>55</sup> L'expression est de Aurora Egido, « 'Dos soles de poesía' », art. cit., p. 25.

<sup>56</sup> Voir Jesús Gascón Pérez, « Epígonos de la rebelión. Los cronistas de Aragón y sus escritos sobre 1591 », dossier Jerónimo Zurita y los cronistas de Aragón, José Antonio Salas y Eliseo Serrano (coord.), *Jerónimo Zurita. Revista de Historia*, vol. 8, 2013, p. 117-143.



Ce travail pourrait être complété par l'étude de la poésie anti-aulique de Lupercio, frère aîné de Bartolomé, dont certaines compositions n'ont rien à envier à celles de son cadet quant à la verve satirique<sup>57</sup>.

---

<sup>57</sup> Par exemple, l'épître [45] à Flora où il brosse le portrait des courtisanes : Lupercio Leonardo de Argensola, *Rimas*, éd. José Manuel Blecua, Madrid, Espasa Calpe, 1972, p. 88-105.